

Poésie Bourrounesque

Jeannot Bosch

Préface de Tia Bes

J'ai appris à connaître le sourire du poète Jeannot Bosch qui m'a emmenée sur le chemin de sa maison à Chantevent, dans la plaine lauragaise. Sur les petites routes sinueuses du Midi, le long desquelles fleurissent des vers francs et intemporels et où l'empreinte des mots voyage à travers des paysages hors du commun, chante le vent.

J'ai découvert dans ce recueil de nouvelles tonalités poétiques parmi la palette subtile et à apprécier de l'artiste, ainsi que les mille facettes secrètes de l'homme. Celles-ci sont dévoilées avec un étonnant franc-parler sur les sentiers d'une vie haute en couleurs, riche en émotions, forte en souvenirs. Les poèmes de Jeannot Bosch, inégalables tant dans la diversité artistique que dans la sincérité des thèmes abordés, emportent le lecteur dans un univers hors du commun, au-delà des océans et frontières...

Ceci est un poème dédié à Jeannot Bosch, publié dans mon recueil aux éditions Edilivre « À travers les persiennes » :

À Chantevent

Sur la petite route

Au soleil du Midi

Chante le vent.

Sous l'ombre et la lumière

Au fond de l'atelier

Les couleurs dansent

Sur de splendides aquarelles.

Le sourire de l'artiste
S'anime.

Ses yeux nous dévoilent
Le chemin du bonheur.
C'est une petite maison
Perdue dans la campagne
Les fleurs y fleurissent
Comme des cœurs.

J'y reviendrai très souvent...

Un acrostiche de Guy Delvig, en guise de deuxième préface

JEANNOT BOSCH POETE BOURROUNESQUE ET OCCITAN

Je voudrais vous parler d'un homme que j'admire
Et de son beau recueil que l'on peut enfin lire.
Apprêtez-vous au choc de cette découverte !
N'hésitez pas ! Poussez cette porte entrouverte !
N'espérez nul sonnet peint en alexandrins
Ou poème posé sur velours en écrins.
Tout est brut et direct. Pourtant, tout est parfait.

Bien-sûr que le lecteur va rester stupéfait !
On va y découvrir un être exceptionnel
Servi par un talent vraiment sensationnel.
Ce recueil est son Graal. Il en est le Seigneur,
Humaniste et terrien. Surtout, homme de cœur.

Parfois les mots s'ennuient et s'en vont en balade
On les voit s'avancer en folle bousculade
Et partir au hasard sans aucun but précis,
Tentant de se vêtir de textes indécis
Et souvent gaspillés en écrits inutiles.

Beaucoup d'entre eux se perdent en propos futiles
Ou bégayent en sonnets falots et ennuyeux.
Un poète, un ami, a du respect pour eux !
Rugueux et hésitant, pourtant inégalable,

Rieur et chaleureux, au style invraisemblable.
On le dit « bourrournesque ». Il est juste génial !
Un être simple et bon, sans faux cérémonial.
Nul n'a plus que Jeannot, la force du terroir
Et sa sagesse aussi. Son œuvre est un miroir.
S'y reflète la vie sans pathos et sans fard.
Qu'importe le vain mot ? Tout est dans le regard.
Un par un, les tabous s'effacent de la fresque
En révélant au jour son génie bourrournesque.

Enfin le félibre nous livre ses tourments,
Témoins d'heureux passés et de curieux présents,

Ornant de ses tableaux ses textes admirables.
Car son pinceau aussi, a des dons redoutables,
Complétant de sa plume le talent unique.
Il ajoute à l'écrit la couleur poétique.
Tout en lui est entier, remarquable personne,
Autant que le rempart ocre de Carcassonne,
Ne négligeant non plus la touche polissonne.

Ma cité, ma ville

Carcassonne, ma Cité de pierre
Tu es si belle et si bien bâtie
Tu te dresses, éclatante et fière
À l'horizon de Pech-Mary.

On a essayé de te prendre
Mais tes remparts, si forts, si hauts
Décourageaient, faut bien comprendre
Les plus téméraires hobereaux.

Si tu pouvais nous raconter
Les histoires de ta jeunesse
Des souvenirs du temps passé
Quand tu côtoyais l'hérétique et l'abbesse.

De ces bons hommes sans défroques
Qui aimaient Dieu et le respectaient
Ces parfaits, aux mœurs si baroques
Ces Albigeois tant redoutés.

Oh ! Ma bonne ville, raconte
Toi qu'on nous a tant enviée
Les Américains, quelle honte !
Voulaient même te démonter.

T'emporter sur leur grand navire
Te rebâtir, loin de ton pays d'Oc
À Hollywood ou Philadelphie
Tu n'aurais pas supporté le choc !
Je me sens bien, de te voir si belle
Violet-le-duc t'avait coiffée de gris
À nouveau, tes tours s'ensoleillent
De briques rouges qui chantent et rient !

Carcassonne, ma Cité lumière
L'étoile des vents nous unit
Tu éclates au soleil, si claire
Bercée par Aude qui frémit, ravie.

Bien des âmes doivent errer
Dans ta grande et forte carcasse
Que de princes, de soldats, de guerriers
Traînent des siècles de disgrâces !

Le Cers, qui souffle et qui gémit
Voudrait disperser ces âmes en peine
Dieux et diables, soyez donc amis
Et détachez-les de leurs chaînes !

Quant à toi, ma Cité princesse,
Pare-toi comme un quatorze juillet
Avec tes siècles de noblesse
On va te prendre pour une mariée...

Vieux

Mon vieux corps se ratatine
J'ai le sang trop sucré
Mes pauvres jambes clopinent
J'ai les bras ankylosés.

J'ai la mémoire qui lâche
Le cerveau qui ramollit
La parole qui rabâche
Je vais sonner l'hallali.

Quand je serais trépassé
Que mon corps sera raide
Que tout ne sera que passé
Emmenez-moi jusqu'à Trèbes.

Dans le four crématoire
Qu'on brûle ma dépouille
Et qu'au Pont Neuf on laisse choir
Mes cendres: tant pis si ça mouille.

Je suis né à Carcassonne
La vie m'a plus ou moins gâté
Je veux finir à Carcassonne
La boucle sera bouclée !

Que la belle Aude soit mon tombeau !

Fille de joie

Pourtant, elle est bien triste

Arpentant le trottoir

Un rien provocatrice

Dans ce léger brouillard.

Ell' promène sa peine

Et sa désillusion

Chantonne une rengaine

Pleine de compassion.

Cette enfant, qu'on appelle

Par dérision, je crois

D'un inconditionnel

Brave fille de joie.

De joie, il n'y en a guère

Transie en plein hiver

Mais bougeant son derrière

Ça plaît bien aux pervers.

Elle est toute jeunette

Les clients manquent pas

On lui fait des courbettes

On lui baise les doigts.

Elle est bonne gagneuse
Son mec est très content
Qu'ell' se montre orgueilleuse
Il lui rentre dedans !
Il la frappe, il la cogne
Prend ça ma pitchounette
Un doux sein dans sa pogne
Près de sa cigarette.

Il la maque, il la marque
Pire que du bétail
De la viande qu'on parque
Pour vendre au détail.

Plutôt à la minute
Bouge ton cul, remue-toi
Tu es une bonne pute
Aux pièces pas au mois.

Elles vont, elles viennent
Les verges de tous poils
Des grosses aux moyennes,
Des tristes aux joviales.

Si elle a une baisse
Dans sa côte d'amour
Qu'un moment on la laisse
Plantée en abat-jour.

Son mac, vite s'échauffe
Prêt à la massacrer
Et, tout comme au cinoche
On la trouve amochée.

Tel' madame sans-gêne
Nue, de la tête aux pieds
Dans un bras de la Seine
Ou au fond d'un bournier.

La fille de joie est morte
Où se trouve la joie ?
Le fait, en quelque sorte
D'être libre ce soir.

Elle ira à la morgue
Gentil petit pantin
Sans chants sans grandes orgues
C'est le lot des putains !

Le 28/11/2016

Histoire vraie

Mille neuf cent quarante-trois, c'était cet été-là
La France était vaincue, les français renégats
Mais nous, qui étions jeunes, nous jouions comme avant
Moi, mon copain André, nous étions là-devant.

La porte du magasin que mes parents géraient
Sans la moindre obsession de courir un danger.
Les soldats allemands s'activaient dans la ville
Et passaient sous le pont d'une allure virile.

Ne les ayant pas vus, nous jetions des cailloux
Sans nous imaginer toucher l'un des marlous
C'est ce qui arriva pourtant, dieu nous pardonne
Nous venions d'offenser la grande armée teutonne !

L'officier allemand, un dur nationaliste
Vit dans ces deux enfants de sombres terroristes
Criant à ses soldats comme crie un dément
De ramener ces chiens, qu'ils soient morts ou vivants.

Et ces affreux guerriers se mirent au pas de course
Nous courions nous aussi, et à bout de ressource
Nous nous introduisîmes dans un couloir étroit
Au fond d'un escalier où l'on n'irait pas trois !

Le cœur au grand galop dans nos jeunes poitrines
Les membres flageolants, peur qu'on nous assassine
Blottis l'un contre l'autre dans cet étroit clapier
Nous nous disions adieu, moi et mon ami André.

Ils arrivent en criant, paroles incohérentes
Cris gutturaux, glacés et voix coupantes
Leurs bottes qui résonnent, qui claquent et qui craquent
Qui ne les a pas entendu «rang rang» a une sacrée chance.

La peur qu'on peut avoir, quand on est un gibier
Que le soldat est là, prêt à vous fusiller
On tremble et on prie, et l'on fait ses adieux
Car on sait qu'il n'y a pas de gens plus odieux.

Ils frappent dans les murs, ils frappent dans les portes
Ils crient, ils vocifèrent, le diable les emporte
Ils descendent à la cave : ça y est on est coincé
L'heure a-t-elle sonné, si jeunes il faut y aller ?

On ne peut pas mourir alors qu'il fait si beau
Si près de la naissance et si près du tombeau
Pourtant, nous n'avons fait que lancer une pierre
Nous méritons la mort pour cette race fière.

Puis on entend là-haut, l'officier qui menace
Qui crie, qui vocifère et qui croasse

Les soldats font demi-tour, remontent l'escalier
André, est-ce possible, sommes-nous donc sauvés ?

Un silence de mort se fait dans la cachette
Nous sommes hébétés : parties les mitraillettes ?
Le bruit des bottes s'est éteint depuis longtemps
Nous n'avons pas bougé, nous sommes pantelants.

Ô Brassens, Tu nous manques !

Trente-cinq ans que tu es parti, la place est toujours vide
Les chanteurs sont venus et d'autres sont partis
Il y en a de plus gais et d'autres plus morbides
Mais comme toi personne n'a su chanter la vie.

Tu avais inventé des tournures de phrases
Comme un travail d'orfèvre elles étaient ciselées
Sans orgueil dans la note et sans aucune emphase
Nous restions suspendus, comme ça bouche bée.

J'espère que la mort est une bonne pâte
Qu'elle comprend la farce et la plaisanterie
Tu la chantaient souvent, pas toujours diplomate
Pour l'aimer quelquefois, et d'autrefois la haïr.

Si tu t'ennuies un peu, tout seul si tu musardes
Si sans en avoir l'air, tu veux la posséder
Joue donc comme tu sais un air de ta guitare
Ell ' jettera sa faux, te baisera les pieds.

Et puis là-haut il y a, des anges et des saintes
Si les os de la mort ne te font plus bander
Va trouver le seigneur, déposer une plainte
Lui il te trouvera chaussure à ton pied.

Et tu chanteras bien, dans ce lieu de musique
Tes odes sont si belles! Tu es seul à savoir
Plaquer le bon accord et la bonne réplique
Sur ta vieille guitare, jouant comme autrefois.

Je vois que tu es bien, dans ton ciel séraphique
Que même loin de nous, tu t’amus’ tout autant
Sur la terre tu effeuillais la marguerite
Tu plumes les ailes des anges maintenant.

Tu t’amuses là-haut, et nous on te regrette
Tes chansons libertaires, tes douces poésies
Si ton dieu barbe-blanche n’aime pas la trompette
Assieds-toi à sa droite, joue lui tes mélodies.

La guitare accrochée, serrée contre ton ventre
Plaque-donc un accord sur : «une jolie fleur»
Et pour continuer joue des chansons paillardes
Avec les saints, les anges, constituez donc un chœur.

Une douce folie égayera ces ravissants
De Thomas à Mathieu, ils seront tous autour
Pour chanter tous ensemble, «les funérailles d’antan,
La ronde des jurons ou je suis un voyou.»

La joie sera complète, dans ce show de Brassens
Saint Pierre chantera «le petit flûtiste,

Margot, Mireille, Jeanne et tous les saints
Reprendront le refrain : tous avec toi l'artiste.»

Ô Brassens, tu nous manques !

Pelharot (Chiffonnier)

Je t'aimais bien, vieux Pelharot rabougri
Par tous les temps tu traînais la charrette
Ta veste élimée, et ton pantalon gris
Bariolés, c'est marrant de cent pièces coquettes.

Tu sillonnais les rues sombres, en criant:
«Pelharot, Pelharot pel dé lapinnn» !
En tirant tout de go, ton vieux chariot branlant
La ficelle tendue, cisaillant, ta poitrine.

Les femmes du quartier t'apportaient des chiffons
D'autres en rigolant, quelques peaux desséchées
En se débarrassant de leur vieux cotillons
Ell' faisaient ton bonheur, à toi, bon chiffonnier.

Car, de ces vieux caleçons tout crasseux et informes
À qui l'on donnerait pas même un coup de pied
En sortait un papier, si blanc si uniforme
Qu'il aurait honoré, des vers à douze pieds.

De ces peaux de lapins puantes et infâmes
Qu'on garde parce qu'on sait que tu viendras un jour
Qui croirait que plus tard au cou de belles dames
Elles vivent accrochées caressant leurs bijoux.

Toi mon cher Pelharot, tu ne savais écrire
Jamais tu n'effleuras la page, d'un pigment
Lorsque tu expiras, tu n'eus, pour te couvrir
Pas la moindre fourrure, ni de beaux vêtements.

Ainsi, pour pallier cette carence injuste
Que ton âme et ton corps, flottent vers les sommets
Que dans nos souvenirs, ta mémoire s'incrute
Je t'habille de vers, te pare de sonnets.

Si un rimeur te dit qu'un sonnet c'est quatorze
Et que mes vers souvent sont un peu déhanchés
Laisse dire Milord ou bien qu'il t'en propose
De plus impressionnants, lustrés et bien léchés.

Adieu vieux Pelharot, que ces mots te consolent
Sagesse n'est pas née, encore ici-bas
Beaucoup-t-on oublié, et moi je me désole
Encore un bon métier, sur son chemin de croix.

Le 18/11 /2016